

L'HOMME ET SA MAISON AU MOYEN AGE: L'EXEMPLE DE LA TOSCANE

Le projet d'une étude sur la maison médiévale en milieu urbain s'insère dans une approche de la culture matérielle du point de vue de l'individu et de la vie privée. Il ne prend pas en compte les particularités techniques et architectoniques de la maison mais s'attache à déterminer les spécificités de la vie domestique italienne, à travers l'étude du confort de la maison de ville et des rapports entre l'homme et son habitat. Le matériel utilisé est de nature essentiellement littéraire et iconographique bien que certains documents notariés (actes et inventaires) aient été parfois mis à contribution.

L'ensemble des documents réunis a fixé les limites du sujet. En particulier, le choix de la région, la Toscane, et celui du milieu social ont été entièrement déterminés par le matériel existant. Aucune autre région italienne ne présente une telle richesse et une telle variété pour la littérature de la fin du Moyen Age. En outre, le milieu rencontré dans les récits et les chroniques est bien souvent celui de la bourgeoisie ou de l'artisanat urbain, ce qui explique le type de maison que j'ai étudié jusqu'ici. Les nouvelles qui ont la campagne pour cadre existent bien, mais elles ne font souvent que rendre compte du mépris amusé de l'écrivain citadin pour le campagnard et ne sont pas forcément dignes de foi. Aussi m'a-t-il semblé nécessaire, sans écarter l'idée d'étudier ultérieurement la maison rurale toscane (notamment d'après les inventaires et les chroniques campagnardes), de me borner, en un premier temps, à l'étude de l'habitation urbaine.

Les limites chronologiques ont été elles aussi imposées par les documents disponibles. Pratiquement aucun texte littéraire n'évoque la maison avant le XIV^e siècle. D'autre part, l'exclusion de cette étude des renseignements fournis par les lettres et les manuels du XV^e siècle semblait beaucoup trop réducteur.

Cet espace chronologique de deux siècles m'a permis d'avoir une vision plus diversifiée des réalités de la maison, du point de vue de sa fonctionnalité. De plus, il correspond à un moment à part entière dans l'histoire de la Toscane. Il a pour point de départ les années 1290-1300 où, sous la forte pression démographique, les florissantes villes toscanes sont agrandies et rénovées (la nouvelle enceinte de Florence est commencée en 1284, l'édification de la Cathédrale de Santa Maria del Fiore en 1296) et les maisons de torchis remplacées par des constructions de pierre. Il aboutit, en 1469, à l'avènement de Laurent le Magnifique qui marque un tournant dans l'histoire politique et culturelle de l'Italie et une nouvelle étape dans l'évolution de l'architecture urbaine, avec l'arrivée de jeunes architectes tels que Giuliano et Benedetto da Maiano, Simone del Pollaiuolo ou Michelozzo qui viennent prendre la relève de Brunelleschi et changer le paysage des villes toscanes du Moyen Âge.

1 - LE CONFORT DOMESTIQUE

- Les commodités

Il semble que le XIV^e soit pour la Toscane une étape décisive dans l'amélioration de la qualité de la vie domestique. Le puits, public jusqu'à la fin du XIII^e, entre dans l'enceinte de la maison. Dans les testaments de l'époque, on trouve la formule de « casa solaiata (à étages) con pozzo, chiostro, forno, giardino »¹. Certains systèmes ingénieux sont mis en place pour amener l'eau dans la maison sans fatigue inutile, comme celui représenté sur un coffre nuptial du XV^e où le puits est directement sous la fenêtre de la cuisine². L'eau semble devenir une composante plus essentielle de l'économie domestique dans le courant du XIV^e siècle. Elle n'a pas seulement une fonction dans la cuisine et dans le nettoyage de la maison mais aussi dans le confort et l'hygiène du corps. On ne compte pas le nombre de nouvelles de la fin du XIV^e où les personnages prennent un bain avant de se coucher. Chez Sercambi, à chaque fois que les personnages passent à table, il est rappelé qu'ils se sont lavés les

¹ « Particola del testamento di Donna Ghita vedova di Francesco Berti, calzolaio della cappella di S. Cristoforo in Kinzica (...) :

Lega alla chiesa del convento dei frari di S. Nicola di Pisa la metà intera pro indiviso di un pezzo di terra con casa solaiata chiostro e pozzo. » Diplomatico Pia Casa della Misericordia, Pisa 1377, aprile 19, ind. XV.

² Coffre nuptial, XV^e siècle toscan, Venise, Fondation Cini, salle II.

mains auparavant³. Et au début du XVe, Paolo da Certaldo dans son traité de bonnes manières rappelle :

« Sempre la mattina quando ti levi, lavati le mani e il viso anzi ch'esci di chasa; e simile quando ti poni a tavola, a desinare o a merenda, o a ciena, sempre ti lava prima. E simile quando ti levi da tavola da desinare o da merenda o a ciena, sempre ti lava prima le mani (...) e la bocca e denti, e starai netto; e anche è bel chostume »⁴.

Le chauffage est une donnée qui semble moins prise en compte dans l'organisation de la maison. La cheminée devient, il est vrai, fréquente durant la seconde moitié du XIVE avec la diffusion des maisons de pierre qui permettent ce genre d'installation sans risque d'incendie ; on trouve en outre dans les textes littéraires des systèmes permettant de conserver et de mieux gérer la chaleur de la maison. C'est le cas dans cette nouvelle de Boccace où la cheminée est assez grande pour accueillir des gens qui s'installent pour discuter au chaud :

« Rinaldo nella caminata entrato e veggendo la donna reverentemente la salutò (...) la donna vedutolo e uditolo lietamente il ricevette e seco al fuoco familiarmente il fé sedere »⁵.

Chez Sacchetti on trouve un autre système permettant de chauffer deux appartements à la fois en appuyant la cheminée contre le mur mitoyen⁶.

Cependant, il faut reconnaître que ces améliorations dans le chauffage de la maison semblent en partie neutralisées par la faiblesse des protections contre le froid. Les murs peuvent avoir des jours⁷, mais surtout les fenêtres ne sont la plupart du temps fermées que par un volet de bois qu'on ôte durant la journée. En 1581, Montaigne se plaint encore « *des logis en Italie de beaucoup pires que ceux d'Allemagne* (qu'il avait visités précédemment) *nulles salles, les fenêtres grandes et toutes ouvertes sauf un grand contrevent de bois qui vous chasse le jour* »⁸.

Il semble en fait que dans ces régions où le froid est rarement intense, le souci primordial soit de se protéger contre la chaleur. On trouve dans le

³ Il s'agit manifestement chez les auteurs d'un signe de distinction sociale. Dans les nouvelles, les nobles et les bourgeois se lavent les mains, les paysans jamais. Cf. entre autres SERCAMBI, *Novelle*, CXIX, p. 524; CXLI, p. 658; CXLIII, p. 679; CXLVIII, p. 705.

⁴ Paolo da Certaldo, *Libro dei buoni costumi*, Firenze, Le Monnier, 1921, p. 144.

⁵ BOCCACE, *Decameron*, II, 2, p. 111.

⁶ « *Essendo il focolare dove costei cocea, allato al detto muro...* ». SACCHETTI, *Trecentonovelle*, CXCII, p. 438.

⁷ *Id.*

⁸ MONTAIGNE (Michel de), *Journal de voyage*, Paris, Gallimard, 1983, p. 178.

Décameron l'exemple de personnages qui n'hésitent pas à se réunir sur la place à l'époque où on égorge le cochon, c'est-à-dire en plein mois de décembre, pour manger tous ensemble un morceau, sans que personne se trouve incommodé par le froid⁹. Par contre, Giovanni di Pagolo Morelli, au début du XIVe, se préoccupe des méfaits de la chaleur sur le corps et conseille : « *e nella istate, usa cose fresche : istatti di meriggio al fresco (...) rinfrescati i polsi le tempie e al naso coll'aceto ben forte* »¹⁰.

Des contradictions plus flagrantes que pour les problèmes de chauffage apparaissent lorsqu'on étudie l'éclairage de la maison : le terme de « *solaio* » (le solier, originellement le « *solatius* », le lieu ensoleillé) utilisé dans les textes et les testaments pour qualifier les pièces des étages, par opposition aux « *stanze terrene* », semble indiquer que l'éclairage et l'ensoleillement sont des données considérées comme essentielles puisqu'elles déterminent l'appellation même de la pièce. Pourtant on sait que l'exiguïté des fenêtres, l'étroitesse des rues, la hauteur des maisons, et ce système de grands volets de bois plein qui ferment les fenêtres et protègent de la chaleur, assombrissent énormément les habitations. Les lampes à huile représentées dans l'iconographie et évoquées dans les textes¹¹ ne remédient que faiblement à ce problème. Et certaines nouvelles, notamment celles qui sont fondées sur des quiproquos de personnages, n'ont de sens que si l'on conçoit la chambre comme une pièce totalement obscure et sans aucune possibilité de l'éclairer facilement¹². De sorte que l'on peut imaginer sans grand risque d'erreur que l'éclairage, plus encore que l'eau et le chauffage, est un confort domestique considéré comme secondaire dans les milieux populaires et artisanaux. C'est seulement aux yeux des milieux sociaux très aisés qu'il devient fondamental au XVe. C'est du moins ce que laisse supposer Alessandra Macinghi degli Strozzi, dans une lettre à son fils où elle regrette la vente d'une maison voisine de la sienne qui, une fois surélevée, fera de l'ombre sur sa propre maison :

« e dicoti che s'io avessi il modo e danari, non m'uscirebbe delle mani; però che se altri la compera e volessi murarvi, ci toglie il lume a la cocina terrena e alla corte e a tutto il terreno didietro; che non varrebbe nulla questa casa, ogni volta perdessi il lume della corte »¹³.

- La recherche de l'espace

⁹ BOCCACE, *Decameron*, VIII, 6, p. 675.

¹⁰ MORELLI, *Ricordanze*, p. 299.

¹¹ BOCCACE, *Decameron*, VIII, 9, p. 709.

¹² Cf. en particulier BOCCACE, *Decameron*, VII, 7, p. 603; VII, 8, p. 610; VIII, 4, p. 662; et SACCHETTI, *Trecentonovelle*, CXCI, p. 434.

¹³ MACINGHI degli Strozzi, *Lettere*, lettre 37 (II).

Si on se borne à le rattacher à la seule notion de commodité examinée précédemment, il est évident que le confort n'apparaît dans la maison urbaine toscane qu'à l'état embryonnaire au XIV et XVe siècles. Pourtant, à la lecture de certains textes et de nombreux documents iconographiques, on est contraint de nuancer cette première constatation. Il semble au contraire que l'on trouve dans la façon dont est utilisé l'espace domestique, une des premières traces tangibles de recherche de confort dans la maison toscane, trace d'autant plus intéressante qu'elle concerne toutes les classes sociales.

L'inconfort causé par l'exiguité des pièces est pallié par une exploitation rationnelle de l'espace. D'une part on constate que l'escalier est systématiquement rejeté hors de la maison et que la maison est souvent agrandie à l'étage par un encorbellement de bois ou de pierre. D'autre part, des aménagements sont aussi prévus à l'intérieur pour gagner le plus de place possible. Les lampes à huile sont fichées dans le mur et en général les objets sont souvent suspendus pour ne pas encombrer la pièce. Le système de suspension le plus fréquemment mentionné est celui des tringles de bois appelées « *stanghe* »¹⁴ destinées à accrocher les habits, les rideaux et les tapisseries. Enfin, dans cet usage rationalisé de l'espace, les meubles et les parois sont aménagés pour suppléer au manque de meubles. Aucun exemple n'a été encore trouvé dans les textes mais il est fort probable que certains testaments le mentionnent dans la description de meubles, étant donné la fréquence avec laquelle ces motifs réapparaissent dans l'iconographie. Le lit dispose souvent d'une tablette pour installer le repas des malades ou des accouchées. Des niches sont creusées dans les murs pour mettre une figure votive (c'est vraisemblablement le cas dans la cheminée d'une Naissance de Saint Jean Baptiste de Giovanni di Paolo) ou pour faciliter le rangement, comme sur cette représentation de cuisine qu'on trouve dans une Cène de Pietro Lorenzetti.

La maison tend à s'adapter toujours plus aux besoins, voire aux plaisirs de l'homme. L'habitation est non seulement rationalisée dans son aménagement mais modulable pour permettre à la pièce d'assumer les fonctions différentes selon les nécessités. Les tringles de bois évoquées précédemment jouent là un rôle primordial puisqu'elles permettent de suspendre les rideaux et de diviser les espaces. Il est en effet apparemment fréquent de séparer deux aires d'une même pièce pour obtenir, dans une chambre par exemple, une partie réservée

¹⁴ On en trouve une mention chez Boccace dans une nouvelle où l'auteur décrit en détail l'intérieur d'une chambre richement ornée.
BOCCACE, *Decameron*, VIII, 10, p. 722.

au jeu ou à la discussion et une au repos. C'est le cas dans une enluminure milanaise exécutée par un Toscan, Rusticien de Pise, où l'on aperçoit Guiron le courtois jouant aux dames avec un ami tandis que derrière une tenture, deux lits se laissent entrevoir.

Fréquemment, le rideau a pour fonction de favoriser une certaine intimité puisque c'est souvent le seul élément qui sépare le lit du reste de la maison.

Cette exploitation, rationalisée à l'extrême de l'habitation est la trace d'une recherche de confort domestique qu'on a cru trouver dans les documents. Il s'agit pour l'instant d'indices, encore insuffisants mais pourtant significatifs à mon sens et qui semblent corroborés par la conception que l'homme toscan a de son propre espace domestique.

Enfin, la maison apparaît dans les textes comme un espace ouvert qui ne se limite pas à ses propres structures. On pense en particulier à ces personnages installés sur le pas de porte pour paresser, comme Cisti qui s'assoit sous son porche, dresse la table dans la rue et se met à boire confortablement son verre de vin¹⁵ ou à ces femmes assises dehors pour travailler dans le *Trecentonovelle* de Sacchetti :

«Avvenne che (..) standosi a cucire o a filare come hanno per usanza uno judeo capitò nel paese»¹⁶.

C'est, dit le texte de Sacchetti, une habitude, un usage (« *usanza* »), c'est aussi selon Francesco da Barberino un moyen pour les femmes, assignées à la maison, de vivre mieux et de rester heureuses. Au mari aimant, l'auteur conseille :

« Lasci l'usare a finestra ed ad uscio
Quanto poste, ma quando vi viene
con compagnia che convenga, dimora
poca in tal loco ne suo esser vale »¹⁷

Ainsi l'extérieur est en quelque sorte assimilé à la maison et devient lui aussi, faute d'espace dans l'enceinte de l'habitation, espace domestique. L'exemple, cité précédemment, de ces amis qui chez Boccace se réunissent sur la place du village pour manger tous ensemble est significatif :

¹⁵ *Id.*, VI, 2, p. 524.

¹⁶ SACCHETTI, *Trecentonovelle*, CCXIX, p. 519.

¹⁷ Francesco da Barberino, *Reggimento e costumi di donna*, Milano, Manzi, 1842.

« Ragunata adunque una buona brigata di giovani fiorentini (..) dinanzi alla chiesa intorno all'olmo, Bruno e Buffalmacco vennero con una scatola di galle e col fiasco del vino e fatti stare costoro in cerchio... »¹⁸.

Dans l'iconographie, la représentation de scènes domestiques en extérieur est le reflet de cette particularité de la vie privée toscane et plus généralement italienne. On ne compte pas en effet les représentations iconographiques dans lesquelles le lit trône au milieu de la rue¹⁹. Il s'agit bien évidemment d'un topos artistique sans correspondance avec une éventuelle pratique de l'époque (du moins, aucun texte ne le mentionne). Mais il donne sans doute une idée assez juste des rapports étroits qui lient en Toscane la rue et la maison, l'espace public et le domaine privé.

II - L'HOMME ET LA MAISON

Si, dans l'ensemble, les documents littéraires ne s'étendent pas particulièrement sur les caractéristiques plastiques de la maison, au point qu'on doive recourir systématiquement à l'iconographie et aux actes notariés pour compléter les informations, ils sont par contre beaucoup plus précis sur les rapports que l'homme entretient avec son habitat. Les textes fournissent des renseignements essentiels pour comprendre les fonctions assignées à la maison, le rôle qu'y occupent les différents membres de la famille et l'importance qui lui est accordée.

Dans son *Libro dei buoni costumi*, Paolo da Certaldo considère que la maison est avant tout un lieu de protection contre les brigands, les ennemis et, en général contre la violence extérieure :

« Sempre mai l'uscio de la tua chasa fa' che si serri la notte a chiave, a ciò che di notte niuno non escha e non entri in chasa tua che tu nol sappi; che troppo è grande pericolo, e spezialmente se tu avessi brigha »²⁰.

Dans cette période de marasme social et spirituel, politiquement troublé et instable (l'auteur semble le mentionner incidemment avec le terme de « *bliga* » dont le champ sémantique va du contentieux à la lutte armée ou la

¹⁸ BOCCACE, *Decameron*, VIII, 6, p. 524.

¹⁹ Cf. entre autre GHIRLANDAIO (Domenico), *Saint François d'Assise ressuscite un petit garçon*, Florence, Musée des Offices.

²⁰ Paolo da Certaldo, *Libro dei buoni costumi*, Firenze, Le Monnier, 1921, p. 138.

guerre), Paolo da Certaldo présente la maison comme le seul garant de la tranquillité et de la sauvegarde de l'individu :

« *Non essere chorente a uscire di casa quando fuori avesse romore anzi li stà in case, e fa' vista di non saperne nulla : sì ne fugirai brigha e impaccio e starai salvo de la persona* »²¹.

La maison est aussi un lieu plurifonctionnel où interfèrent fréquemment espace d'habitation et espace de travail. Citons, pour l'exemple, Sacchetti qui décrit l'activité d'un peintre de crucifix qui fait sécher ses oeuvres dans toute la maison :

« *era questo Mino dipintore di crocifissi e aveane sempre in casa, tra compiuti e tra mani ;* »²².

La maison apparaît la plupart du temps, comme la cellule de base d'une entreprise familiale, en milieu rural et paysan et en milieu urbain pour les commerçants et artisans. Peu de textes attestent l'existence d'une séparation entre le lieu de production ou de vente et le lieu d'habitation. Cette concentration des fonctions de la maison est corroborée par certains documents qui indiquent que les ouvriers ou employés habitent fréquemment chez leur patron.

La séparation n'est donc jamais précise entre la sphère du travail et celle de l'intimité. Toujours chez Sacchetti le porc est salé à la maison²³ et même égorgé, ce qui occasionne un certain remue-ménage :

« *il ferito (il porco) (..) furiosamente da un guizzo (...) uscito lor tra le branche corre per uno androne e l'altro porco drietoli e danno su per la scala (..) Giunti in sala, caccia di qua, caccia de là, e quello ferito dà in una scanceria tra bicchieri e orciuoli* »²⁴

Là, la scène se passe initialement dans cette salle polyvalente qu'on appelle la « *stanza terrena* » et finit malencontreusement dans les étagères de la salle à manger. Mais dans une autre nouvelle, l'égorgeage a lieu dans la chambre d'un grabataire contraint, à cause de sa goutte, à habiter au rez-de-chaussée de sa maison. Ici les porcs affolés se mettent à courir partout, à monter sur le lit en piétinant le goutteux pour finir lamentablement coincés entre le mur et le lit :

²¹ *Id.*, p. 263.

²² SACCHETTI, *Trecentonovelle*, LXXXIV, p. 167.

²³ *Id.*, CCXIV, p. 507.

²⁴ *Id.*, LXX, p. 137.

« i porci cadono tra la lettiera e il muro (...) rimasa così la cosa, li porci non si poterono mai trarre di quel luogo, (...) e convenne si disfacesse la lettiera »²⁵.

Bien entendu il s'agit d'un exemple comique et on imagine mal que ce genre de pratiques soit monnaie courante. Certes, habitat humain et habitat animal dans les milieux non nobles sont étroitement liés, parce que la pièce du rez-de-chaussée tient souvent lieu d'étable²⁶ (notons qu'il s'agit là d'une particularité citadine ; à la campagne, l'étable est la plupart du temps accolée à la maison). Mais il semble qu'il faille moins voir dans cette nouvelle un témoignage sur d'improbables usages florentins qu'un indice sur les fonctions assignées à la maison, qui dépassent de loin la simple fonction d'habitation humaine.

Habitat humain et animal, lieu de production, la maison est aussi lieu de convivialité. Il est sans doute intéressant de s'arrêter sur le thème de l'hospitalité qui revient sans cesse chez les auteurs toscans du XIVe et du XVe. Dans une sorte de manuel de savoir-vivre destiné à ses enfants, *Lo Zibaldone*, Giovanni Ruccellai intitule un chapitre entier « *liberalità e cortesia verso gli amici e i servi* »²⁷. C'est un topos qui se rattache à la tradition courtoise de la magnificence des grandes maisons toscanes²⁸ mais qu'on retrouve dans de nombreux textes, quel que soit le milieu pris en considération.

Il est courant d'amener à la maison sa « *brigata* », c'est-à-dire un groupe d'amis - en général relativement important - avec lequel on a coutume de se retrouver. Les exemples ne manquent pas, comme celui de cette veuve de Fiesole qui, chez Boccace, explique que ses deux frères invitent à la maison, de jour comme de nuit, leurs amis avec qui ils discutent et font la fête²⁹. Et il est tout aussi fréquent de passer à l'improviste pour manger ou retrouver un ami. Enfin on héberge volontiers l'invité pour la nuit. Dans la plupart des nouvelles du XIVe, il dort dans le même lit que l'hôte³⁰.

Ce thème de l'hospitalité, récurrent dans la littérature est l'indice du lien étroit qui unit maison et convivialité. La vie de la maison est partagée par tout

²⁵ *Id.*, CX, p. 224.

²⁶ Voir par exemple BOCCACE, *Decameron*, VIII, p. 672.

²⁷ RUCCELLAI (Giovanni), *Lo Zibaldone quaresimale*, London, The Warburg Institute University of London, 1960.

²⁸ Cf. PERRUS (Claude), *Libéralité et munificence dans la littérature italienne au Moyen Age*, Pisa, Pacini, 1984.

²⁹ BOCCACE, *Decameron*, VII, 4, p. 663.

³⁰ SACCHETTI, *Trecentonovelle*, CXXXIX, p. 279; BOCCACE, *Decameron*, IX, 10, p. 793 etc...

le voisinage et la famille élargie. Un épisode de la chronique de Donato Velluti, à la limite de l'humour noir, tant est saisissante cette irruption du tragique dans le quotidien, rend compte de cette particularité de la vie domestique toscane. L'auteur explique en effet comment sa mère, malade et alitée, reçoit ses amies dans sa chambre et, dit-il, « *favellando e cianciando subitamente dicendo : oimè passo di questa vita* » (on pourrait traduire par « *alors qu'elle était en train de discuter et de papoter, elle dit tout à coup : hélas je trépassé!* ») et elle trépassé³¹. Ce trait de l'histoire des mentalités, où tous les événements de la vie, à commencer par la naissance, sont suivis par un groupe de personnes nettement supérieur aux seuls habitants de la maison³², dépasse bien entendu le cadre d'une simple étude de la maison. Mais il est sans doute important de s'y attarder parce que la maison est, en Italie, autant que la rue et la place publique, l'un des lieux privilégiés de cette vie de quartier.

Le type de propriété de la maison est d'ailleurs adapté à cette convivialité domestique. Il arrive souvent que la maison soit divisée en lotissements partagés entre les enfants après la mort du chef de famille :

« Comincerò a detti Donato, Bonaccorto, Gustiano e Iapoco da quali tutti noi consorti siamo discesi, i quali tutti insieme stavano e loro era il torrione ch'è nella via dal Canto de quattro paoni »³³.

Christiane Klapisch confirme cet exemple tiré des *Chroniques* de Donato Velluti en remarquant que :

« les membres d'une famille florentine qui doivent se séparer par manque de place, cherchent, encore au XV^e siècle, à s'étendre dans la maison voisine et conservent parfois une entrée commune, exactement comme le recommande Giannozzo Alberti »³⁴.

En outre, la plupart des maisons citées dans les nouvelles, lorsqu'elles concernent des milieux modestes, sont divisées en appartements loués. Sercambi décrit par exemple :

³¹ VELLUTI, *Cronaca domestica*, p. 58.

³² « Era usanza, si come oggi veggiamo usare, che le donne, parenti e vicine nella casa del morto si ragunavano e quivi con quelle che più gli appartenevano, piangevano e d'altra parte dinanzi alla casa del morto co'suoi prossimi si ragunavano i suoi vicini e altri cittadini assai ». BOCCACE, *Decameron*, I, introduction, p. 21.

Cf. aussi GHIRLANDAIO (Domenico), *La naissance de Jésus*, Florence, S. Maria Novella, Chapelle majeure.

³³ VELLUTI, *Cronaca domestica*, p. 3.

³⁴ HERLIHY (David), KLAPISCH-ZUBER (Christiane), *Les Toscans et leur famille, étude du catasto de 1427*, Paris, Presse de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1976, p. 511.

« Fu nella città di Firenze in una contrada chiamata Santo Spirito una giovane bella nomata Checcadelli Asini, figliuola d'Asinina vedua, la quale stava in una casa a quattro solaia nella quale tornavano più donne facendo ciascuna vita per sé »³⁵.

Là encore, il s'agit d'un mode d'habitation qui favorise une convivialité non seulement au sein de la famille élargie mais entre des personnes sans lien de parenté. Enfin, les registres notariés cautionnent ici les textes littéraires. Citons, entre autres, les actes de location d'une maison bourgeoise appelée le « palagetto » où cohabitent un grand nombre de familles qui louent soit le corps principal de la maison, soit les différents étages distribués autour de la cour³⁶.

III - LA MAISON IDÉALE

L'avantage des sources littéraires par rapport aux inventaires et actes notariés réside essentiellement dans le fait qu'elles rendent aussi compte de la façon dont l'homme rêve sa maison. Elles permettent ainsi de savoir les décalages entre la réalité de cet espace domestique étroit et sombre et les aspirations de celui qui l'habite.

C'est au XVe qu'apparaissent dans les textes des traces tangibles de nouvelles exigences vis-à-vis de la maison, liées sans doute à sa place toujours plus importante dans la vie de l'homme. En effet, si la maison a encore au XIVe un rôle, comme on a pu le voir, essentiellement fonctionnel, au XVe siècle (mais déjà dans la deuxième moitié du XIVe siècle) un rapport plus affectif se crée entre l'homme et son habitation. La maison n'est plus seulement un abri, c'est un lieu d'intimité nécessaire au bonheur de l'homme. Morelli décrit la maison dans laquelle il a passé son enfance et vécu en compagnie des siens, avec une émotion visible. Mais c'est surtout Alberti qui, le premier, insiste sur l'importance fondamentale de la maison dans la vie de l'homme :

« Così vi ramento, però che a chi mancherà in casa, costui molto meno troverà fuori di casa e le cose pubbliche non sovengono alle necessità private. Gli onori di fuori non pascono la famiglia in casa. Arete cura e diligenza delle vostre cose domestiche quanto al bisogno sarà debito, e alle cose pubbliche vi darete non quanto l'ambizione e l'arroganza v'aletterà »³⁷.

³⁵ SERCAMBI, *Novelle*, XVIII, p. 96.

³⁶ Registri della Congregazione di Gesù Pellegrino detta dei Pretoni, Registro n. 862 (année 1358) dans D'ADDARIO, « La Casa »,..., p. 60-61

³⁷ ALBERTI, *I libri della famiglia*, p. 266.

Quitte à se contredire, (il insiste quelques pages plus loin sur le fait que la maison n'est pas une affaire d'homme), Alberti conseille de ne pas rester plus que de raison hors de la maison pour courir les honneurs. D'autre part, une notion nouvelle apparaît, celle d'une maison fixe, d'une maison « pour la vie » :

« Giannozzo : O figliulo mio, se io fussi di questa età tua, molte cose potrei, quali testé non possendo non faccio. E la prima faccenda mia sarebbe d'avere la casa in luogo ove io potessi starmivi a mia voglia lungo tempo, e senza avermi a tramutare. Non è cosa da credere, e tu Lionardo, nollo provando non in tutto mi crederesti quanto sia cosa dannosa e di grandissima spesa, quanto porti disagio e molestia tramutarsi di luogo in luogo »³⁸.

Alberti élabore ainsi, dans cette discussion entre un père et ses fils, la maison idéale. Comme dans son traité d'architecture, il insiste sur le lieu d'implantation de l'édifice où, dit-il, l'homme doit vivre « *bien, sainement* ». Il doit être propriétaire et non locataire. Les voisins doivent être sympathiques et serviables et leur femme irréprochable³⁹.

D'autre part, la maison doit pouvoir abriter toute la famille et l'accueillir toute entière autour d'une même table⁴⁰.

Aussi deux impératifs reviennent-ils sans cesse, celui de l'abondance : « sempre mi piacque avere in casa tutte le cose comode e necessarie al bisogno della famiglia »⁴¹.

et celui, sans doute prioritaire, de l'espace vital :

« ne comprerei una ariosa, spaziosa, atta a ricevere la famiglia mia, e più, se ivi capitasse qualche amicissimo ritenere a casa onestamente »⁴².

Cet idéal d'une maison saine dont l'air est pur, accueillante et surtout spacieuse, se retrouve souvent dans la littérature et témoigne des difficultés et des désagréments de la vie citadine. Mais il prend corps petit à petit dans un nouveau type d'habitat qui se développe en Toscane dès le début du XIV^e siècle, parallèlement à l'emprise économique des villes sur l'espace rural, la maison de campagne.

Alberti, bien placé pour le savoir puisque sa famille détient une bonne partie des campagnes autour de Florence, arrive à cette conclusion que c'est là une habitation beaucoup plus vivable que la maison citadine :

³⁸ *Id.*, p. 225

³⁹ *Id.*, p. 228

⁴⁰ *Id.*, p. 232

⁴¹ *Id.*, p. 227

⁴² *Id.*, p. 231

« *Quanto io, a vivere con manco vizio, con meno maninconie, con minore spesa, con più sanità, maggiore suavità del vivere mio, sì bene figliuoli miei, che io lodo la villa* »⁴³.

Dans son traité d'architecture, il est certes plus nuancé, mais il apparaît tout de même que la maison de ville offre moins d'avantages que la villa :

« *Inde adeo ex agro omnem lucis aurae spatii prospectusque amoenitatem captant, ex urbe umbratiles et molliores delicias sequuntur. Sat iccirco est, si quae ad usum cividem oportunitat sunt, intra urbem cum dignitate et salubritate praestantur. Quoad tamen locorum angustiae et luminis copia patientus omnem sibi villae amoenitatem atque iocunditatem aedes urbanae arripiant* »⁴⁴.

Peu à peu, donc, le modèle de la maison urbaine implantée à la campagne se renverse et c'est la maison de campagne qui donne le ton et sert de référence pour l'aménagement et le confort de l'espace domestique urbain. Naturellement on se trouve là dans la très haute bourgeoisie florentine mais il n'est pas indifférent de constater que ce phénomène de la maison de campagne touche dans les nouvelles toutes les classes sociales.

Boccace cite le cas d'une famille, noble certes, mais pauvre qui a une maisonnette à la campagne⁴⁵. Elle a préféré investir sur le territoire rural plutôt que d'agrandir ou d'améliorer la maison urbaine. De même Calandrino, qui, lui, est un tout petit artisan florentin, a acheté avec la dot de sa femme « un *poderetto* » sur lequel il a installé ce qu'il appelle pompeusement une « villa »⁴⁶. Il a ainsi la possibilité de récolter les produits de sa terre et d'élever un cochon. Les raisons de cet achat sont clairement d'ordre économique et culturel⁴⁷, mais elles sont là encore déterminées par un problème d'espace et de confort domestique, simplement parce que la maison de campagne est le seul endroit où Calandrino a la place nécessaire pour pouvoir engraisser un animal sans que les humains soient importunés par les odeurs ou le manque d'espace.

⁴³ *Id.*, p. 245

⁴⁴ ALBERTI, *De Re aedificatoria*, p. 133.

⁴⁵ BOCCACE, *Decameron*, VIII, 4, p. 663.

⁴⁶ *Id.*, VIII, 6, p. 671.

⁴⁷ Le phénomène de la villégiature et de la maison de campagne est, au départ, étroitement lié aux couches les plus élevées de la Société Florentine. Mais il devient rapidement un modèle culturel qui gagne, à partir du XIV^e siècle, une partie de l'artisanat et l'ensemble de la bourgeoisie urbaine.

Aussi faut-il nuancer le discours tenu précédemment sur le confort urbain. L'exploitation rationnelle de l'espace domestique, la diffusion des commodités du XIVe siècle et la recherche du confort sont bien des phénomènes citadins. Il semble cependant que cette recherche n'aboutisse pas forcément à des résultats satisfaisants puisqu'on essaye de trouver ailleurs des solutions aux problèmes de place et de manque d'aise. La maison de campagne se présenterait alors pour la bourgeoisie citadine, grande ou petite, comme le moyen extrême de répondre aux nouvelles exigences de confort et de plaisir.

Béatrice LAROCHE

SOURCES NON PUBLIÉES

- Florence, Archivio di Stato (abr : ASF)
Compagnie religiose (soppresse)
Conventi (soppressi)
Notarile (antecosimiano)
Provvisoni (registri)
- Lucques, Archivio di Stato (abr : ASL)
(ospedale di) San Luca.
- Pise, Archivio di Stato (abr: ASP)
Diplomatico
(ospedale di) S. Chiara
- Sienne, Archivio di Stato (abr: ASS)
Biccherna
Conventi (soppressi)
Notarile (antecosimiano)
- PIETRIBUONI, Paolo di Matteo, de', *Cronaca*, Biblioteca Nazionale di Firenze.

SOURCES PUBLIÉES

ADAM (Salimbene de), *Chronica*, Bari, Laterza, 1966, 2 vol.

ALBERTI (Leon-Battista), *I libri della famiglia*, Firenze, Mancini, 1908.

ALBERTI (Leon-Battista), *De re aedificatoria*, Milano, Il Polifilo, 1966, 2 vol.

BARBARO (Francesco), *De re uxoria*, dans *Francisci Barbari et aliotium ad upsium epistolae cum diatriba praeliminare*, Brixiae, Rizzardi, 1741-43.

BOCCACCIO (Giovanni), *Decameron*, Roma, Editori Riuniti, 1980, 3 vol.

BONINSEGGNI (Domenico), *Storie della citta di Firenze dall'anno 1410 al 1460, scritto negli stessi tempi che accadono da Domenico e Lionardo Boninsegni*, Firenze, Landini 1637.

CAMBI (Giovanni), *Istorie Fiorentine*, Firenze, Ed. Ildefonso di S. Luigi (Delizie degli eruditi toscani, XX), 1785.

CAVALCANTI (Andrea), *Novellette intorno a Curzio Marignoli, poeta fiorentino, scritta da A. Cavalcanti già arciconsolo della Crusca*, in « Scelta di curiosità letterarie inedite o rare del Secolo XIII al XVII in appendice alla collezione di opere inedite o rare », Bologna, Romagnoli, 1870.

CAVALCANTI (Guido), *Istorie fiorentine*, Milano, Martello, 1944.

Cherubino da Siena, *Regola di vita matrimoniale*, in « Scelta di curiosità letterarie inedite o rare del sec. XIII al XVII », Bologna, F. Ambrini e C. Negroni, 1888.

COMPAGNI (Dino), *Cronica delle cose occorrenti*, Torino, Einaudi, 1978

CRESCENZI (Piero di), *Trattato della agricoltura di P. di Crescenzi*, Milano, Soc. tipografica dei classici italiani, 1805.

Cronaca senese di autore anonimo del sec. XIV dans *Cronache senesi*, « *Rerum Italicarum Scriptores* », Bologna, Zanichelli, 1931-1939.

DATI (Gregorio), *L'istoria di Firenze dal 1380 al 1405*, Norcia, 1904.

DOLCE (Lodovico), *Dialogo delle istituzioni di donne*, Venise, 1560.

DOMINICI (Giovanni), *Regola del governo di cura familiare*, Firenze, Guarini, 1860.

Francesco da Barberino, *Reggimento e costumi di donna*, Milano, Manzi, 1842.

Giovanni Fiorentino, *Il Pecorone*, Milano, tipografia dei classici italiani, 1804.

LANDUCCI (Luca), *Diario fiorentino dal 1450 al 1516, continuato da un anonimo fiorentino fino al 1542*, Firenze, Del Badia, 1883.

MACCHIAVELLI (Bernardo), *Libro dei ricordi*, Firenze, Olschki, 1954.

MASI (Bartolomeo), *Ricordanze di D. Masi, calderaio fiorentino dal 1478 al 1526*, Firenze, Corazzini, 1906.

MACINGHI (degli Strozzi), (Alessandra), *Lettere di una gentildonna fiorentina del secolo XV ai figliuoli esuli*, Firenze, Sansoni, 1977.

MAZZEI (Lapo), *Lettere di un notaro a un mercante del secolo XIV*, Firenze, Le Monnier, 1880, 3 vol.

MONTAIGNE (Michel de), *Journal de voyage*, Paris, Gallimard, 1893.

MORELLI (Giovanni di Pagolo), *Ricordanze*, Firenze, Le Monnier, 1956.

NICOLINI (Lapo di Giovanni), *Libro degli affari proprii di casa de Lapo di Giovanni Nicolini di Sirigatti*, ed. critique et commentée par Christian Bec, Paris, S.E.V.P.E.N., 1969.

Paolo da Certaldo, *Libro dei buoni costumi*, Firenze, Le Monnier, 1921.

ROSPIGLIOSI (Antonio di Taddeo), *Libro di ricordi (1459-1498)*, Pise, ed. G.C.Rospigliosi, 1909.

RUCCELLAI (Giovanni), *Zibaldone quaresimale*, pagine scelte a cura di A. Perosa, London, The Warburg Institute University of London, 1960.

SACCHETTI (Franco), *Il Trecentonovelle*, Firenze, Sansoni, 1984.

SERCAMBI (Giovanni), *Novelle*, Bari, Laterza, 1972.

VELLUTI (Donato), *Cronaca domestica*, Firenze, Passerini, 1870.

OUVRAGES DE RÉFÉRENCE

ANDREWS (D.), *Medieval Domestic Architecture in Northern Lazio in Medieval Age*, Studies in Architecture, painting and ceramics, Papers in Italian archaeology, 3, ed. D. Andrews, J. Osborne, (British Archeological Reports, IS 125); D. Whitehouse, Oxford, 1982.

CARABELLESE (F.), *Le condizioni dei poveri a Firenze nel Trecento*, « Rivista storica italiana », XII, 1895, p. 40-418.

CASINI (B.), « Patrimonio e consumi di Giovanni Maggiolini, mercante pisano nel 1448 », « *Economia e storia* », VII, 1960, p. 37-68.

CASINI (B.), *Aspetti della vita economica e sociale di Pisa dal catasto del 1428-1429*, Pisa, S.E.I.T., 1965.

CESERANI (R.), De FEDERICIS (L.), *Il materiale e l'immaginario, laboratorio di analisi dei testi e di lavoro critico*, vol. III (la società urbana), Torino, Loescher, 1983.

CHAPELOT (J.), FOSSIER (R.), *Le village et la maison au Moyen-Age*, Paris, Hachette, 1980.

CHERUBINI (G.), *Signori contadini, borghesi. Ricerche sulla società italiana del basso Medioevo*, Firenze, La Nuova Italia, 1974.

DAVIDSOHN (R.), *Storia di Firenze*, Firenze, Sansoni, 1968, 8 vol.

DESPLANQUES (H.), « La casa della mezzadria » dans *La casa rurale in Italia*, sous la direction de G. Barbieri e L. Gambi, Firenze, Olschki, 1970, p. 189-216.

FLANDRIN (J.L), *Familles, parenté, maison, sexualité dans l'ancienne société*, Paris, Seuil, 1976.

FRANCOVITCH (R.), GELICHI (S.), PARENTI (S.), « Aspetti e problemi di forme abitative minori attraverso la documentazione materiale nella Toscana medievale », in « *Archeologia medievale* », VII, 1980, pp. 173-246.

HAVERKAMP (A.), *Haus und Familie in der Spätmittelalterlichen Stadt*, Köln, Wien, 1984.

HERLIHY (D.), KLAPISCH (A.), *Les Toscans et leur famille, une étude du catasto de 1427*, Paris, Presse de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1976.

HERLIHY (D.), « Società e spazio nella città italiana del Medioevo », dans *La storiografia urbanista*, Lucca, C.I.S.C.U., 1976, p. 174-190.

Histoire de la famille, sous la direction de A. Brughière, C. Klapisch-Züber, M. Segalen, Paris, A. Colin, 1988, vol. I.

Histoire de la vie privée, sous la direction de P. Ariès et G. Duby, Paris, Seuil, 1985.

KLAPISCH (C.), « Parenti, amici, vicini. Il territorio urbano d'una famiglia mercantile nel XV secolo », *Quaderni Storici*, 33, 1976, p. 953-982.

LUPI (C.), « *La casa pisana nel medioevo* », *Archivio Storico Italiano*, XXIX, 1902.

MANE (P.), « *L'apport de l'iconographie dans l'étude de la vie matérielle au Moyen Age* », Actes de la journée d'étude du 19 octobre 1984, Archives et bibliothèques de Belgique, Brussel, J.P. Sosson, 1985.

MITTERAUER (E.), *Gründtypen alteuropäischer Sozialformenhaus und Gemeinde in Vorindustriellen Gesellschaften*, Stuttgart, Bad Cannstatt, 1979.

ORIGO (I.), *Il mercante di Prato. La vita di Francesco Datini nel nome di Dio e del guadagno*, Milano, Rizzoli, 1988.

PERRUS (C.), *Libéralité et munificence dans la littérature italienne du Moyen Age*, Pise, Pacini, 1984.

PINTO (G.), *La Toscana nel tardo medioevo*, Firenze, Sansoni, 1982.

PRESSOUIRE (S.), « L'image de la maison dans la littérature du XVI^e siècle », dans *La maison de ville à la Renaissance...*, p. 117-137.

ROUX (S.), *La maison dans l'histoire*, Paris, A.Michel, 1976.

TANGHERONI (M.), *Gli Alliata. Una famiglia pisana del Medioevo*, Padova, Cedan, 1969.